

Jean-Louis Cohen, *Le Corbusier, les Juifs et les fascismes. Une mise au point.*

Le texte de Jean-Louis Cohen *Le Corbusier, les Juifs et les fascismes. Une mise au point.* a été originalement publié par la Ville de Zurich (2012) © CCA

Depuis quelques années, une campagne s'est développée en Suisse pour donner de Le Corbusier l'image d'un personnage étant tout à la fois un antisémite et un fasciste ou, plus grave encore, un sympathisant du nazisme. Son point de départ a été un bref article sur ses positions pendant la Seconde Guerre mondiale, publié en 2005 par l'écrivain Daniel de Roulet et largement repris par la suite¹. De telles qualifications, extrêmement graves et fondées sur l'utilisation de fragments de correspondance extraits de leur contexte biographique et historique, ont été prises au sérieux par certains et appellent une mise au point quant aux positions d'une des plus grandes figures non seulement de l'architecture, mais aussi de la culture moderne. Fondées sur une plus large lecture des documents d'archives, les analyses qui suivent situent des déclarations rédigées dans l'intimité de la correspondance dans leur cadre biographique et historique.

Deux remarques préliminaires s'imposent, l'une portant sur l'environnement humain et l'autre sur la génération de Le Corbusier. Issu d'un milieu précis, daté et situé – la petite bourgeoisie protestante de La Chaux-de-Fonds, Charles-Édouard Jeanneret a évolué dans d'autres milieux, notamment à Paris, à un moment particulier de l'histoire mondiale, marqué par l'apogée de l'impérialisme européen, par deux guerres mondiales, et par l'essor des mouvements de libération nationale, de la réforme sociale et des totalitarismes. Il s'agit là d'une période troublée de l'histoire humaine, dans laquelle la clarté des positions et des engagements a été plus l'exception que la règle. Par ailleurs, la génération de Jeanneret est profondément traumatisée par les massacres de la Première guerre mondiale. Si le jeune architecte n'y a pas participé, contrairement à son concitoyen et contemporain Blaise Cendrars, engagé volontaire dans la Légion étrangère, il est marqué par le conflit et conservera un penchant pacifiste qui se manifesterait ultérieurement.

Une information d'importance doit aussi être donnée d'emblée. Le Corbusier n'a *jamais* été affilié à une organisation fasciste – pas plus d'ailleurs qu'à une autre formation politique ou à une loge franc-maçonne. Ni au début, ni à l'apogée, ni à la fin de sa vie. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'ait pas été, comme beaucoup d'hommes et de femmes de sa génération, insensible à la propagande du Fascisme, qu'il n'y ait pas eu de points de tangence avec le régime mussolinien et qu'il n'ait pas cherché à obtenir des commandes en Italie dans l'entre-deux-guerres.

Reprenons plus précisément le fil de ses affects politiques. Une des premières expressions des idées du jeune Charles-Édouard Jeanneret est sa vive réaction d'hostilité vis-à-vis de la municipalité socialiste élue à la Chaux-de-Fonds en 1912, motivée surtout par le fait qu'elle met un terme aux expérimentations engagées au sein de la Nouvelle Section de l'École d'Art. Cette position se conjugue, à partir de 1914, avec une identification nationaliste avec la France en réaction aux destructions provoquées par les Allemands pendant les premières semaines de la guerre. Il déclarera en 1915 à Auguste Perret qu'il est devenu "national" et a cessé d'être « socio »².

¹ Daniel de Roulet, « Sur les traces du Corbusier, un voyage à Vichy », *Tracés*, n° 20, 2005, p. 32-35.

² Charles-Édouard Jeanneret, lettre à Auguste Perret, mars 1915.

Mussolini accomplit sa Marche sur Rome en 1922. Le Corbusier est alors sur des positions conservatrices, notamment parce qu'après ses mésaventures de petit entrepreneur à la fin de la guerre, il endosse les positions du patronat français. C'est bien ce que signifie le dilemme « Architecture ou révolution » sur lequel il conclut en 1923 *Vers une architecture*, écartant fermement l'hypothèse d'un changement violent. Dans la deuxième moitié des années 1920, il participe aux activités du Redressement français, association créée en 1925 par Ernest Mercier, fondateur de l'Union d'électricité et de la Compagnie française des pétroles, qui milite avec le parrainage du Maréchal Foch pour la modernisation de l'industrie française. Le Corbusier adhère à son programme fordiste et participe aux activités de ce groupement critique vis-à-vis de la démocratie représentative. Par ailleurs, il a été approché par les représentants du Faisceau, organisation d'extrême droite fondée par Georges Valois, partisan des idées de Georges Sorel. Caractérisée par sa haine du parlementarisme, son égalitarisme social, et un intérêt pour l'Italie fasciste que ne contrebalance pas son admiration pour l'URSS, elle approche Le Corbusier en 1927 pour lui demander une contribution à sa revue *Le Nouveau Siècle*³.

Dans le même temps, Le Corbusier est contacté par l'Union des coopératives de consommation soviétiques – le Centrosoyuz, qui lui confie en 1928 la construction de son siège de Moscou, sa commande la plus importante avant l'Unité d'habitation de Marseille en 1946. Il ne se rallie pas pour autant aux positions des bolcheviques, bien que les transformations de la Russie post-révolutionnaire l'impressionnent vivement et qu'il éprouve une vive sympathie pour l'avant-garde constructiviste. Il retiendra surtout du bolchevisme la notion de « grandeur », en donnant une interprétation fort personnelle. Mais l'égalitarisme ambiant le laisse par ailleurs perplexe. Il souligne dans *Le Contrat social* de Rousseau le passage suivant. « On nous dit qu'un peuple de vrais chrétiens formerait la plus parfaite société que l'on puisse imaginer. Je ne vois à cette supposition qu'une grande difficulté, c'est qu'une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes ». Et il écrit « idem URSS »⁴. Son attitude est donc réticente sur le fond quant au projet social des Soviétiques.

En janvier 1931, Le Corbusier figure parmi les fondateurs de la revue *Plans*, aux côtés d'Hubert de Lagardelle, vieille connaissance de Mussolini avant 1914 et figure notoire de l'extrême-droite française⁵, mais aussi de l'avocat Philippe Lamour, ancien du Faisceau, mais plus tard engagé dans la résistance pendant la guerre. Les rédacteurs de la revue vantent à la fois les réformes italiennes et le plan quinquennal soviétique, et plaident pour une Europe sans guerre. Leur position rejetant à la fois la droite et la gauche et entendant trouver des réponses à la crise à la fois en Italie ou en Russie peut être qualifiée de technocratique, comme celles d'autres groupements français actifs au même moment.

Vexé après son échec au concours pour le palais des Soviets, Le Corbusier se tourne alors vers l'Italie fasciste, où il pressent la possibilité de nouvelles commandes, utilisant à la fois les contacts de Lagardelle avec le régime et ses relations avec les membres italiens des Congrès internationaux d'architecture moderne. Il tente dès 1932 de rencontrer Mussolini, se donnant comme but de « faire comprendre au Duce que l'Italie moderne doit cesser de se reconstruire en

³ Rémi Baudouï, « Le Planisme et le régime italien », in Marida Talamona, dir., *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Éditions de La Villette, 2010, p. 166-167.

⁴ Le Corbusier, note en marge de Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, Flammarion, 1929, bibliothèque personnelle de LC. FLC J 106, p. 148.

⁵ Zeev Sternell, *Ni droite, ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983.

style romain »⁶. Deux ans plus tard, à l'occasion d'un voyage à Rome, il essaie de voir Mussolini entre deux conférences, au moment précis où celui-ci reçoit les architectes modernes de la gare de Florence et de la ville nouvelle de Sabaudia, pour leur manifester son soutien. Mis en garde par ses conseillers conservateurs contre « un artiste étranger et, en outre, à ce que l'on dit, communiste »⁷, le Duce accepte qu'il tienne ses conférences mais ne le reçoit pas, pas plus qu'il ne visite l'exposition de ses œuvres. Le Corbusier écrit alors au jeune critique Pietro Maria Bardi, l'un de ses hôtes : « une forme qui serait admirable pour le colloque avec M. serait d'être reçu le soir quelque part avec une lanterne de projection et de projeter quelques clichés »⁸. Impressionné par Sabaudia, il vient d'élaborer un projet pour la ville nouvelle de Guidonia, qu'il entend en effet présenter au Duce. Par la suite, Le Corbusier dressera un plan d'aménagement pour la capitale de l'Éthiopie Addis Abeba, qu'il transmettra à Giuseppe Bottai, dirigeant de l'aile corporatiste et moderniste du régime.

De retour à Paris après son voyage de 1934, Le Corbusier envoie à Rome un volume de son *Œuvre complète* dédié « à S. E. Mussolini, en souvenir de sa harangue aux jeunes architectes italiens, en juin 1934, alors que j'étais à Rome pour essayer de prouver qu'il n'y a d'unité dans le temps et les œuvres humaines que par l'équivalence du potentiel de l'énergie créatrice. Tout plagiat, tout regard jeté derrière, ne sont que mort et moisissure. Avec mon respect et mon admiration »⁹. Cette déclaration appelle plusieurs remarques. Le Corbusier se situe ici en syntonie avec les jeunes architectes modernes italiens qui adhèrent au régime dans leur quasi-totalité. Tous sont séduits par la réceptivité affirmée du Duce à l'égard des idées nouvelles. Seuls le critique Edoardo Persico et l'architecte milanais Giuseppe de Finetti résistent. Cette adhésion d'architectes comme Giuseppe Pagano, Giuseppe Terragni ou Luigi Figini et Gino Pollini aux organisations du régime n'en a fait pas d'eux pour autant des idéologues diffusant les thèmes les plus nationalistes ou racistes de son discours. Certains passeront d'ailleurs dans le camp antifasciste pendant la guerre. Il y a longtemps que la complexité de leurs relations avec le régime a été étudiée, et les analyses les plus récentes, comme celles de Paolo Nicoloso, montrent que c'est avec les opportunistes éclectiques comme Marcello Piacentini que Mussolini avait les rapports les plus étroits, et qu'il a écouté les conseils de ceux qui le mettaient en garde contre Le Corbusier¹⁰.

En France, Le Corbusier se rapproche de la gauche après la victoire du Front Populaire aux élections municipales de 1935, puis aux législatives de 1936. Il anticipe cependant un retour de bâton, comme il l'écrit dès avril 1936 à sa mère : « Je pense que le coup de barre sera donné aux élections et la droite battue. Il est temps ! Mais la gauche ne pourra pas tenir ses promesses. Il y aura alors du grabuge. L'édifice lézardé d'aujourd'hui croulera, et la France enfin, devra accoucher d'un régime à elle, coordonné sur son état même. Hitler n'est pas si sot qu'on a voulu l'écrire. Il mène son jeu avec force et suite. Il y a des fous ici - droite et extrême gauche - qui voudraient faire la guerre. Les marchands de canons travaillent à refus et nous payons les impôts.

⁶ Le Corbusier au sénateur François, 7 avril 1932, FLC I2-3-7.

⁷ C. Di Marzio, lettre au ministère italien des Affaires étrangères, 13 février 1933, citée par Marida Talamona, « À la recherche de l'Autorité », in Marida Talamona, dir., *L'Italie de Le Corbusier*, Paris, Éditions de La Villette, 2010 Marida, 177.

⁸ Le Corbusier, lettre à Pietro Maria Bardi, 1934, *ibid.*, p. 184.

⁹ Cette dédicace est reproduite dans Hans Girsberger, *Mes contacts avec Le Corbusier*, Zurich, Les Éditions d'architecture Artémis, 1981, p. 39.

¹⁰ Paolo Nicoloso, *Gli architetti di Mussolini. Scuole e sindacato, architetti e massoni, professori e politici negli anni del regime*, Milan, Franco Angeli, 1999. *Id.*, *Mussolini architetto; propaganda e paesaggio urbano nell'Italia fascista*, Turin, Giulio Einaudi, 2008.

J'ai le sentiment que des solutions vont apparaître. L'état actuel ne peut plus être maintenu. Il y a trop de pourriture »¹¹. Il s'efforce de convaincre le président du conseil des ministres Léon Blum de construire son projet pour la reconstruction de l'îlot insalubre n° 6 à Paris, et obtient le soutien de son gouvernement pour son Pavillon des Temps nouveaux à l'exposition internationale de 1937. Il s'exprime aussi très clairement et publiquement en faveur des Républicains espagnols, chez qui il compte des amis, contre les forces de Franco, consacrant un de ses tableaux à la « Chute de Barcelone ». Il effectue donc un net virage à gauche dans les zigzags de ses affects politiques¹².

Après l'armistice de 1940, il passe près de 18 mois à Vichy, où siège le gouvernement collaborationniste du maréchal Pétain. Le Corbusier s'y rend non pas dans un rôle politique, mais en tant que « technicien », dans la continuité de l'engagement qui a été le sien dans l'effort de guerre français à partir de septembre 1939, et qui lui vaut la commande d'une fabrique de munitions. Si la nature raciste du régime est évidente dès la promulgation des lois antijuives de 1940, pour beaucoup de Français, Pétain est vis-à-vis de l'Allemagne le « bouclier », alors de Gaulle représente le « glaive ». Le Corbusier retrouve dans les cercles gouvernementaux ses amis de *Plans*, comme Lagardelle, l'industriel François de Pierrefeu, mais aussi le docteur Alexis Carrel, théoricien de l'eugénisme, avec qui il avait été en contact avant la guerre. Il tente d'imposer sa vision de l'urbanisme et du logement au sein du Comité d'études de l'habitation et de la construction immobilière dirigé par le Conseiller d'État Robert Latournerie, tout en mobilisant ses soutiens pour réaliser le projet qu'il étudie depuis dix ans à Alger.

Le Corbusier répond au programme de Vichy dans un projet de constructions rudimentaires destinées aux mouvements de jeunesse, les maisons « Murondins », tandis que ses publications se font l'écho de la haine du régime pour Paris, considérée comme une ville dangereuse socialement. Dans son petit opuscule *Destin de Paris*, publié en 1941, il considère que « Paris doit se débarrasser des foules inertes, de ceux qui n'ont véritablement rien à faire à Paris et dont la place est à la terre ou à des industries à transplanter ». L'aménagement n'est donc pas qu'une question de construction, mais aussi de mouvements de population. Il retrouve aussi dans la doctrine de Vichy des échos du programme régionaliste du groupe *Plans*, lorsqu'il propose en 1942 dans *La Maison des hommes* de restructurer la construction autour d'un "arbre du domaine bâti", plongeant des racines dans l'"homme", la "région" et la "famille"¹³. Il est légitime de dire que Le Corbusier a trouvé dans les premiers temps du régime de Vichy la mise en œuvre du programme formulé au début des années 1930 avec ses amis technocrates. Et s'il quitte en juillet 1942 ce qu'il considère désormais comme son « cher merdeux Vichy »¹⁴, c'est qu'entre temps les calomnies d'Alexander de Senger l'ont rejoint¹⁵.

Comme beaucoup de réformateurs de sa génération, Le Corbusier aura cru que le gouvernement de Vichy, libéré des contraintes et des lenteurs de la vie parlementaire, pouvait réaliser un programme d'aménagement du territoire et de rationalisation des villes, au service duquel il

¹¹ Le Corbusier, lettre à sa mère, 4 avril 1936, Fonds Jornod, Genève.

¹² Sur son parcours sinueux, voir Jean-Louis Cohen, "Politique ; droite-gauche : invite à l'action", in Jacques Lucan, dir., *Le Corbusier 1887-1965, une encyclopédie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 309-313.

¹³ Le Corbusier, François de Pierrefeu, *La Maison des Hommes*, Paris, Plon, 1942, p. 174.

¹⁴ Voir Rémi Baudouï, « Vichy. L'attitude de Le Corbusier pendant la guerre », in Jacques Lucan, dir. *Le Corbusier une encyclopédie*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 457.

¹⁵ Alexander von Senger, *Die Brandfackel Moskaus*, Zurich, Verlag Kaufhaus, 1931. En français : *Le Cheval de Troie du Bolchevisme*, Bienne, Éditions du Chandelier, 1931.

aurait pu réaliser ses propres projets. Tant l'accent mis sur l'autorité que celui mis sur la nécessité de confier le pouvoir aux techniciens ne pouvaient que le séduire. Mais à aucun moment il ne s'est prononcé explicitement en faveur des mesures raciales des gouvernements successifs de Pétain.

Déçu par son incapacité à inscrire ses thèses dans le programme de la reconstruction, et sans aucun doute impressionné par les succès alliés après le débarquement en Sicile de 1942 et la victoire de Stalingrad en 1943, Le Corbusier se pose désormais comme résistant, regroupant autour de lui des jeunes architectes qui poursuivent une partie des recherches engagées à Vichy, reformulées dans un discours plus progressiste, mais tout aussi technocratique. Il inspire en 1944 la biographie qui lui soit consacrée, celle du journaliste Maximilien Gauthier, qui le présente comme opérant « au service de l'homme », à temps pour qu'il obtienne les commandes de la France d'après-guerre¹⁶. Son parcours est proche de celui de beaucoup d'artistes et d'intellectuels qui, après avoir fait initialement crédit au pouvoir de Vichy de ses intentions réformatrices, rejoignent les gaullistes ou les communistes.

La relation de Jeanneret/Le Corbusier envers les Juifs est complexe à dénouer. Elle passe par différentes phases et doit être inscrite dans son époque. La première phase correspond aux expériences acquises à La Chaux-de-Fonds, où l'industrie horlogère est pour l'essentiel constituée d'entreprises appartenant à des Juifs venus de Mulhouse ou Bâle. Jeanneret grandit alors que les échos de l'Affaire Dreyfus se font sentir en Suisse, sans provoquer comme en France de violents sursauts d'antisémitisme¹⁷. C'est aux patrons horlogers juifs que Georges-Édouard Jeanneret livre ses cadrans de montres, et il ne fait aucun doute que la famille Jeanneret devait leur reprocher leur dureté en affaires. Cette attitude persistera en tout cas chez sa mère.

Le jeune Charles-Édouard a recours au fil de ses voyages aux stéréotypes courants dans une grande partie de la population française et romande. Il note à Vienne en 1908 que « les trottoirs étaient couverts de badauds, Juifs de la haute-volée avec leurs femmes ou leurs filles, bourgeois cotés »¹⁸. Puis, en 1913, de retour de Paris, il annonce avoir « vu et joui, et souffert. D'abord des interminables heures avec des crétins de juifs, ignobles et offusquants, une perruche et un niais¹⁹. Ce sont les fils des industriels de La Chaux-de-Fonds qui lui passent commande de divers intérieurs à partir de 1912. Il écrit en 1914 : « le petit Juif sera bien un jour dominé. Je dis petit Juif, parce qu'ici ils commandent, ils pétaradent et font la roue et que leurs papas ont à peu près absorbé toute l'industrie locale... »²⁰. Cette déclaration est l'expression de son ressentiment envers les Ditisheim, les Schwob et les Levaillant, qui lui font par ailleurs confiance. L'un de ces derniers, Marcel Levaillant, restera un ami pour toute la vie. Après la construction du cinéma Scala pour Edmond Meyer, en qui il verra une « hyène »²¹, la dernière commande réalisée dans sa ville natale est celle d'une villa pour Anatole Schwob, propriétaire de la marque Cyma. Elle s'achève par un long procès portant sur le coût des travaux et les malfaçons, qui dure jusqu'en 1920. Il quitte La Chaux-de-Fonds en écrivant à William Ritter : « Je pars. Et abreuvé

¹⁶ Maximilien Gauthier, *Le Corbusier, ou l'architecture au service de l'homme*, Paris, Denoël, 1944.

¹⁷ Alain Clavien, « L'affaire Dreyfus en Suisse : repérages », *Le Mouvement social*, n° 166, janvier-mars 1994, p. 39-52

¹⁸ Charles-Édouard Jeanneret, 1908, FLC R1-4-64.

¹⁹ Charles-Édouard Jeanneret, 1913, R3-18-298T.

²⁰ Charles-Édouard Jeanneret, lettre à Auguste Perret, 1914, FLC E1-11-100.

²¹ Charles-Édouard Jeanneret, lettre à William Ritter, 4 juillet 1916.

d'amertume, et impuissant devant les roueries et les saletés. J'ai rencontré des fils d'Isaac et partout c'est la cabale contre moi ; tous y vont de leur coup d'épaule pour pousser la porte sur moi. Quand je suis entré dans leur Cercle, accusé et auréolé d'antisémitisme, « intellectuel » comme ils disaient, ils me faisaient des rissettes et des courbettes. Ils étaient gênés ; ils se sont ressaisis ! »²²

Le Corbusier engage à partir de 1920 avec Amédée Ozenfant la publication de *L'Esprit nouveau*. La revue compte parmi ses contributeurs le cinéaste Jean Epstein et une figure importante du mouvement sioniste, le publiciste Henri Hertz, qui deviendra en 1925 secrétaire général de la section française du Congrès juif mondial. Parmi les clients qui lui confient ses commandes les plus marquantes figurent notamment le sculpteur Jacques Lipschitz et Michael Stein, le frère de l'écrivain Gertrude Stein, et son épouse Sarah. Par ailleurs, l'architecte Jean Badovici sera un de ses amis les plus proches jusqu'à la fin des années 1940. Dans sa trajectoire en plein essor, la question juive ne semble pas avoir une présence significative. Ce n'est qu'à l'occasion de son voyage de 1928 à Moscou qu'elle affleure, lorsque sa mère s'étonne des réactions positives de son cadet, car, affirme-elle, « les chefs bolchevistes sont généralement juifs, d'extraction plutôt basse et tous les massacres qu'ils accomplirent les ont rendus odieux »²³.

Une nouvelle donnée apparaît avec la création d'un foyer national juif dans la Palestine du Mandat britannique. Le Corbusier a accueilli dans son atelier de la rue de Sèvres de jeunes architectes juifs, comme Shlomo Bernstein et Sam Barkai, qui poursuivront ensuite leur activité en Palestine. En 1938, la revue des architectes de Tel Aviv *Habinyan* publie une note de lui tout à fait optimiste quant à la capacité de la Palestine à générer une architecture nouvelle : « I am sure that in Palestine there is not only the question of creating a kind of a formula, but it must be found the place itself - the fundamental elements that will lead not only to a functional architecture but also to an architecture in the spirit of time and history »²⁴. Un des interlocuteurs privilégiés de Le Corbusier est alors Julius Posener, architecte allemand devenu en 1934, après avoir fui les persécutions nazies, secrétaire de rédaction de la revue parisienne *L'Architecture d'aujourd'hui*. Après son départ pour la Palestine en 1935, Le Corbusier lui demande de lui trouver du travail là-bas : « j'ai eu l'occasion au cours des dernières années d'apprécier le côté sérieux de votre caractère et la connaissance que vous avez des choses de l'architecture. Je suis persuadé qu'avec votre volonté vous arriverez à surmonter les difficultés d'une installation nouvelle en Palestine et qu'avec vos capacités vous saurez vous faire apprécier. Je vous confirme ce que je vous avais dit de vive voix, c'est que, s'il vous arriverait d'avoir l'occasion d'envisager un problème où ma collaboration puisse en favoriser la réalisation, je suis à votre disposition. Il s'agirait donc, à cette occasion-là, d'une collaboration dans laquelle je vous apporterais les idées essentielles par les plans, tandis que de votre côté vous feriez les enquêtes utiles sur place et suivriez ensuite l'exécution des travaux »²⁵.

En 1938, Le Corbusier est contacté par Wolfgang (Binyamin Ze'ev) von Weisl, l'un des organisateurs de l'émigration juive vers la Palestine, pour lequel il écrit en 1938 un texte sur la question juive, resté inédit. Il associe prophétiquement la propagande antisémite à la préparation de la guerre, et souligne : « Il suffit de constater les liens qui rattachent le mouvement antisémite à la propagande pangermaine, les rapports entre les persécutions des Juifs et les préparatifs de —

²² Charles-Édouard Jeanneret, lettre à William Ritter, 4 octobre 1917.

²³ Marie-Charlotte-Amélie Jeanneret, lettre à Le Corbusier et Yvonne Gallis, 28 octobre 1928, FLC R1-7-60. Le

²⁴ Corbusier, *Habinyan*, n° 2, 1938, p. 40.

²⁵ Le Corbusier, lettre à Julius Posener, 1^{er} septembre 1935, Akademie der Künste, Berlin, Pos-01-1410.

guerre, pour comprendre à quel point la réalisation de ces paroles devient un danger imminent. En effet, c'est sur l'Europe entière, et non pas seulement sur les six millions de Juifs des pays au-delà du Rhin, qu'est suspendue la menace d'anéantissement. Les Juifs sont les premières victimes, mais ils ne sauraient demeurer la dernière ni la seule proie du déchaînement des passions

raciales »²⁶. Aucune réticence de sa part devant le projet politique du sionisme, sur lequel il revient en 1939, en donnant, comme l'annonce *L'Univers israélite*, une conférence à Paris sous les auspices de l'association Notre Cité, qui s'intitule « La jeunesse en face de la civilisation machiniste : contribution à l'étude du problème de l'émigration juive », et dans laquelle il présente son projet de « Ferme radiieuse ». Comme certains dirigeants sionistes eux-mêmes, il ne voit pas nécessairement dans la Palestine la seule destination de l'émigration, ainsi qu'il l'écrit alors : « Par suite de circonstances dramatiquement exceptionnelles, l'ère des grandes migrations est ouverte par la population juive. Cette migration s'étendra un jour ou l'autre à tous les pays (réoccupation rationnelle et productive du territoire). [...] Cette immense expérience juive qui s'ouvre pour une décade entière vaut la peine d'une préparation attentive et généreuse »²⁷.

Pourtant, un an plus tard, Le Corbusier reprend à son compte le discours de la droite française sur les causes d'une défaite résultant de l'action de forces occultes. Il écrit à sa mère et à son frère : « L'argent, les Juifs (en partie responsables) la Franc maçonnerie, tout subira la loi juste. Ces forteresses honteuses seront démantelées. Elles dominaient tout »²⁸. Peu après, lorsque le régime de Pétain promulgue ses lois raciales, il leur écrit cette fois : « Les Juifs passent un sale moment. J'en suis parfois contrit. Mais il apparaît que leur soif aveugle de l'argent avait pourri le pays »²⁹. La sympathie le dispute à un jugement contaminé par le discours de l'extrême droite antisémite.

Après la guerre, Le Corbusier soutiendra l'action de la Ligue Française pour la Palestine Libre, orientée à gauche, et qui milite pour la création d'un État juif. Il signe notamment en 1947 son « Appel au Peuple britannique », ce dont elle le remercie³⁰. On ne trouvera plus d'allusions aux Juifs dans sa correspondance et encore moins dans ses écrits. Sauf, en 1956, lorsqu'il écrit dans une lettre : "je suis le Juif errant ou le fliegende Holländer. Mais il ne me plaît pas d'être Hollandais et Juif non plus. Donc je suis le Corbusier – *Corbu*. Et c'est un sacré rôle"³¹. Seule ici transparait sa réticence à être identifié comme Juif, qui n'est pas nécessairement une manifestation d'antisémite violent. On mesure au travers de ces attitudes tout ce qui sépare Le Corbusier – dont les propos ont été tenus en privé – des antisémites véritables et claironnants que sont des écrivains comme Louis-Ferdinand Céline, Robert Brasillach ou Pierre Drieu La Rochelle. Les stéréotypes de sa jeunesse sont oubliés. Ouvert et tolérant dans ses rapports personnels et professionnels avec les Juifs, il les considère en tant que groupe en reprenant à son compte les discours de la presse nationaliste, ce qui fonde sa réaction d'octobre 1940. Mais en aucune mesure il n'approuve ou ne soutient l'hypothèse de leur extermination. N'écrit-il pas à sa mère au lendemain des accords du Munich de 1938 : « Avant « Munich », le 90% des Allemands avaient

26 Le Corbusier, « Quelles sont les formes d'agrégation d'une nouvelle société machiniste ? », 3 décembre 1938, FLC A3-1-215.

27 Note sur la conférence de Le Corbusier, « La jeunesse en face de la civilisation machiniste : contribution à l'étude du problème de l'émigration juive », 1939, FLC A3-1-226, p. 13. Voir l'analyse de ces textes dans Marina Epstein-Pliouchtch, Tzafir Fainholtz, « Is the Kibbutz a 'Radiant Village'? : Le Corbusier and the Zionist Movement », in Andrew Ballantyne, dir.,

28 Rural and Urban : Architecture Between Two Cultures London, Routledge, 2010, p. 160-176.

29 Le Corbusier, lettre à sa mère et à Albert, 2 août 1940, FLC.

30 Le Corbusier, lettre à sa mère et à Albert, 1 octobre 1940, FLC.

31 Henri Dillot, secrétaire général de la Ligue, à Le Corbusier, 23 décembre 1947, FLC A2-18-98. Le Corbusier, 1956, FLC R2-2-173T.

enlevé de leur boutonnière le signe nazi. Après, ils l'ont tous remis, disant : « Hitler est notre sauveur. » Morale qui se confirme de tous côtés : on a proprement ressuscité des moribonds. C'est pas brillant ! [...] Le résultat on l'a vu : la Tchéco vilipendée, massacrée. Puis les Juifs traités comme on n'aurait jamais osé l'imaginer »³².

Si les articles des revues *Plans*, *Prélude* et *L'Homme réel*, à la rédaction desquelles Le Corbusier participe entre 1931 et 1932, s'intéressent à la politique du Fascisme italien, elles ne font pas d'une révolution de type fasciste un programme politique. Quant à Le Corbusier lui-même, il est très clair lorsqu'il affirme que « Le despote, c'est le Plan... »³³. Le fascisme n'a de sens pour lui que parce qu'il favorise une approche planifiée de l'urbanisme et de l'architecture. De ce point de vue, il se situe clairement en retrait par rapport à un urbaniste comme Gaston Bardet, qui publie en 1937 un livre sur *La Rome de Mussolini*, par rapport à Pierre Vago, rédacteur en chef de *L'Architecture d'aujourd'hui* et actif propagandiste pro-fasciste, et par rapport à son mentor Auguste Perret, qui n'hésite pas à écrire en 1940 avec le critique Léandre Vaillat un essai intitulé *Mussolini bâtisseur*³⁴.

Les articles de ces revues et ses tentatives de contact avec Mussolini attestent de son intérêt pour le Fascisme, mais son rapport au Nazisme est bien différent. Il ne s'en explique dans aucun texte publié, et il faut étudier sa correspondance intime pour s'en faire une idée. Il écrit le 31 octobre 1940 à la confidente de tous les moments qu'est sa mère : « Nous sommes entre les mains d'un vainqueur et son attitude pourrait être écrasante. Si le marché est sincère, Hitler peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe. C'est un enjeu qui peut le tenter, de préférence à une vengeance sans fruits. L'inconnue est là. Personnellement, je crois le jeu bien fait. La France à moins de transplantation criminelle ou d'invasion germanique, est un morceau inamalgamable [sic] et si le problème consiste à mettre chaque nation dans son rôle, à tuer l'argent des banques, à résoudre les tâches réelles, réalistes, c'est alors bon. C'est la fin des discours de tribune ou de meeting, de l'éloquence et de la stérilité parlementaire. La révolution se fera dans le sens de l'ordre et non pas hors des conditions humaines »³⁵. Ce texte a été reproduit dans une version tronquée, et l'on voit bien que Le Corbusier ne fait que prendre acte dans ce texte de la victoire allemande de 1940, qui lui semble autoriser les réformes que lui et ses amis attendaient. Ce commentaire est fondé sur l'hypothèse d'une Allemagne gagnant la guerre, mais nullement sur le souhait que cela soit effectivement le cas. Dans cette hypothèse, Le Corbusier semble cependant imaginer que ses idées de réorganisation territoriale trouvent une écoute.

On ne peut suspecter Le Corbusier d'avoir eu la moindre sympathie pour le régime de Hitler, tant son hostilité à l'Allemagne s'est manifestée depuis les débuts de la Première guerre mondiale. A l'inverse de ce qui s'est passé pour l'Italie, Le Corbusier n'a eu aucune présence sur la scène allemande après 1933, d'autant qu'il y était considéré comme le « cheval de Troie du bolchevisme ». Il n'a recherché aucune commande auprès du régime ou des industriels allemands. Et les propos qu'il tient dans ses lettres à sa famille ne laissent planer aucun doute. Il écrit au début de la « drôle de guerre » : « Cet atroce Hitler passerait-il par la Suisse ? Rien ne le gêne, ni la pudeur, ni l'hiver, ni les fleuves ou les monts. Quelle marche au suicide. Vraiment le peuple

³² Le Corbusier, lettre à sa mère, 18 novembre 1938.

³³ Le Corbusier, « Décisions », *Plans*, n° 10, décembre 1931, p. 94 et 96 :

³⁴ Sergio Pace, « *Mussolini bâtisseur* », in Jean-Louis Cohen, Joseph Abram, Guy Lambert, dir., *Encyclopédie Perret*, Paris, Éditions du Patrimoine, Institut français d'architecture, Éditions Le Moniteur, 2002, p. 252-253.

³⁵ Le Corbusier, lettre à sa mère, 31 octobre 1939.

allemand est stupéfiant de s'être donné un tel maître. Car il se l'est donné. Je souhaite ardemment pour vous, que les horreurs de la guerre ne déferlent pas chez vous »³⁶. On peut donc conclure qu'il n'éprouvait aucune sympathie pour le Nazisme et n'avait par conséquent aucune raison de s'en faire le propagandiste.

Il ne fait aucun doute à mes yeux que, si Le Corbusier a tenu dans sa jeunesse des propos antisémites, et s'il a repris à son compte en 1940 les calomnies de l'extrême-droite française contre les Juifs, il également exprimé sa compassion et n'a cessé d'avoir des relations à divers titres avec des Juifs. Il s'agit là d'opinions formulées en privé et qui n'ont en aucune manière contribué à la propagation de l'antisémitisme en Europe, pas plus que les positions exprimées dans les revues de la première moitié des années 1930 n'ont contribué celle du Fascisme. Quant au Nazisme, on a vu que, s'il prenait acte de sa victoire possible, il n'en était pas pour autant un partisan, et encore moins un agent d'influence.

Politiquement assez crédule, Le Corbusier n'avait au fond qu'une seule préoccupation – celle de voir apparaître des pouvoirs forts, capables de mettre en œuvre les projets d'ampleur pour les villes et les territoires dont il était porteur, d'où son opportunisme. Par ailleurs, il est clair qu'il n'avait aucun attachement particulier pour la démocratie parlementaire et que son rapport à la politique était fondamentalement élitiste.

Pour discutables qu'elles soient, aucune de ces opinions exprimées en privé ne mettent en cause l'essentiel, à savoir l'immense fécondité de son œuvre d'artiste, d'urbaniste, d'architecte et d'auteur.

³⁶Le Corbusier, lettre à sa mère et à Albert, 28 octobre 1939.